

De l'angélisme à l'horreur... le polar charrie toute la vie

Laurent Laplante

Number 55, March–April–May 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19583ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

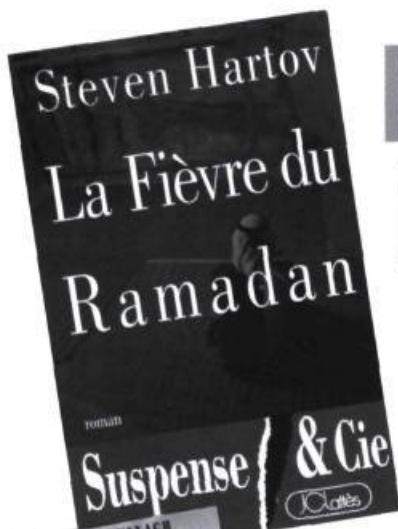
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (1994). De l'angélisme à l'horreur... le polar charrie toute la vie. *Nuit blanche*, (55), 22–23.



De l'angélisme à l'horreur... le polar charrie toute la vie

On le savait, mais depuis que les nobles signatures de Chesterton et de Böll, de Laclavetine et de Pennac ont endossé d'authentiques romans policiers, on en a la confirmation, le polar a partout droit de cité. Ce qu'on

découvre de mieux en mieux, c'est que ce genre littéraire profite de l'ouverture qu'on lui fait dans tous les milieux pour, justement, projeter sur toutes choses, depuis l'art jusqu'au surnaturel en passant par les grandes stratégies de gestion, l'éclairage qui lui est propre.

Soleil levant¹ du prolifique Michael Crichton illustre bien les nouvelles ambitions territoriales du polar. D'une part, ce ne sont plus des individus qui s'affrontent et se tuent, mais de puissants conglomerats auxquels on n'éprouve même plus le goût de donner un chef reconnaissable comme on le faisait au temps des James Bond. Les acteurs sont désormais des groupes d'affaires, dont les plus menaçants proviennent du Japon. D'autre part, le livre comprend, en une annexe étonnante et révélatrice, une bibliographie que ne désavouerait pas un universitaire. Question de bien montrer qu'en prêtant des comportements belliqueux à des consortiums financiers et industriels, on n'a fait qu'évoquer la réalité.

■ *Soleil levant* mène ainsi une véritable charge contre les investissements japonais en terre d'Amérique. Il la mène si ardemment que l'intrigue devient un simple prétexte à plaidoyers xénophobes. L'information sur le commerce à la japonaise y trouve son compte, mais le polar y perd.

Avec Marc Behm², des influences plus insaisissables encore envahissent le polar. Certains personnages sont des nôtres, en ce sens qu'ils bougent, baisent, boivent et tuent comme le commun des mortels. D'autres, tout aussi humains, conduisent leur classique petite enquête à la manière d'un Columbo ou d'un Maigret. Polar orthodoxe? Non, car ces jeux humains sont brouillés par l'entrée en scène de Lucy, véritable Méphistophélès féminin, chargée de rappeler à ces humains qui jouissent de la richesse, de la beauté, du magnétisme sexuel, qu'ils ont autrefois vendu leur âme et que l'heure est venue de la livrer. C'est un bien étrange meurtrier qui, alors, se met en chasse. On bascule, presque sans heurt, dans une cinquième ou sixième dimension. Transition, d'ailleurs, assez bien réussie.

■ Ce monde, que parcourt Satan, Whitley Strieber³ l'a lui aussi souvent patrouillé. Qu'on songe à ses œuvres précédentes : *Wolfen*, *Les prédateurs* ou *Billy*. On se méfiera alors de sa propension à toujours faire surgir dans ses intrigues un *diabolus ex machina*. La méfiance, pourtant, n'empêche rien et Whitley Strieber piège bien son lecteur.

On progresse donc jusqu'au cœur de l'intrigue sans se sentir ré-

duit à une hypothèse d'ordre surnaturel. Cette échappatoire est cependant visible et l'on sait bien que les esprits faibles et les âmes superstitieuses y recourront, mais pourquoi des gens sérieux (nous) invoqueraient-ils l'improbable alors que s'offrent de plus respectables hypothèses? À chacun de vérifier si le dénouement a lieu sur le terrain qu'ont choisi les soi-disant esprits forts. Chose certaine, Whitley Strieber, qui situe son drame dans un presbytère new-yorkais, manifeste une très crédible familiarité avec les règles qui y règnent, y compris le latin et les manœuvres épiscopales.

■ Revenons sur terre, là où la récolte demeure abondante de récits profondément immergés dans la chair et le sang. Gérard Delteil⁴, qui compte déjà une bonne vingtaine de titres, récidive avec les ingrédients standard : une voleuse à la tire, des flics au flair et à la moralité également imprévisibles, un journaliste qui mange à divers râteliers... En ajoutant à cela un zeste de secret d'État, une touche d'érotisme primaire et un moment de complicité entre la voleuse et ce qu'on appelle « des intérêts supérieurs », vous aurez un roman apte à meubler une courte soirée de disette télévisuelle. Rien de plus.

■ Quant à la lecture de *Homicide Boulevard*⁵, réservez cette corvée pour le moment où vous serez

coincé dans un aéroport isolé, sans autre pâture *intellectuelle*. Il est peu probable que ces circonstances se présentent à vous? Remerciez-en le ciel, car Roger Borniche, qui fut policier et qui a déjà signé d'innombrables polars, est ici à son plus mauvais. Le ton est faux et méprisant, la connaissance du milieu américain microscopique, le moralisme envahissant. En prime, de nombreuses confusions entre les institutions françaises et américaines, par exemple le rôle du juge d'instruction et celui des tribunaux américains en procédure pénale, et, par voie de conséquence, un constant et agaçant cocorico.

■ Étrangement, le détour par le polar « horrifiant » nous vaudra un bilan plus sympathique. *Le Dîner de têtes*⁶, sanglant et insolite à souhait, côtoie avec une belle maîtrise le précipice du mauvais goût : on se situe toujours à un doigt de ce que j'appellerais *l'excès excessif*, mais on n'y verse pas. Après tout, il semble bien que la guillotine fasse partie des plus glorieuses trouvailles de la révolution de 1789; dès lors, pourquoi un cerveau qui attache du prix au grand virage révolutionnaire ne s'en servirait-il pas?

■ Autre titre de la même jeune collection, *Cauchemars d'acier*⁷ aborde de front le thème toujours déroutant de « la prothèse qui vit de sa propre vie ». Quand il s'agit d'une main « qui n'en fait qu'à sa tête » et qui obéit en plus à une frénésie meurtrière, que peut faire celui qui se croyait bonnement propriétaire de la main? Jean-Pierre Andrevon, qui, entre autres textes, a signé en 1973 *Le temps des grandes chasses*⁸, ne s'exprime pas ici avec le souffle de ses meilleurs ouvrages, mais il montre toujours aussi bien la redoutable convergence entre l'insolite et l'horreur.

■ Mais approchons-nous doucement des desserts. J'en retiens quatre. Premièrement, dans le toujours fascinant format que privilégie Actes Sud, un nouveau Dan Kavanagh⁹. Duffy refait surface, plus détective privé que jamais, toujours aussi imprévisible dans ses intuitions, ses naïvetés et ses débordements bisexuels. L'enquête qu'il mène serait peut-être banale si elle relevait d'un autre, mais Duffy est si vivant, son naturel si convaincant, ses bévues si plausibles et attachan-

tes qu'on le suit comme un ami dont on ne discute pas les choix.

■ Deuxième dessert, James Ellroy qui poursuit avec *Dick Contino's Blues*¹⁰ la douloureuse et fabuleuse exhumation de son enfance. Une fois encore, il mystifie : même s'il insiste constamment sur la minutie de sa recherche et de ses efforts de reconstitution, on ne sait jamais très bien, en effet, où se situe la ligne de démarcation entre ce qui fut vécu et le récit qui nous est offert. Car, si le vécu fut volcanique, la reconstitution est bénédictine. D'un côté, l'enfant Ellroy baigne dans la violence. « C'est à cette époque, écrit-il à propos de l'assassinat inexplicable de sa mère, que j'ai également commencé à errer dans les arrières-cours, à dormir dans les parcs, à m'introduire dans les maisons pour renifler la lingerie ou m'imprégner de l'atmosphère, comme si je vivais un peu la vie des autres. J'avais dix ans, je passais mon temps à lire et j'étais obsédé par le sexe¹¹. » D'un autre côté, malgré le caractère forcément indélébile de telles expériences, James Ellroy ne s'en remet pas à sa mémoire : « J'écris des plans très détaillés. Par exemple, celui du *Dahlia noir* faisait 142 pages, celui du *Grand nulle part*, 155. » En faut-il davantage pour que le résultat donne cette impression de puissance tellurique et de totale crédibilité?

■ *Dick Contino's Blues* respecte ces lignes de force. Il s'agit de cinq nouvelles, dont la première donne son titre à l'ouvrage, qui, toutes, resuscitent des hommes et des femmes impensables et pourtant terriblement réels. Pour goûter, il faut accepter de perdre pied.

■ Troisième gâterie : *La fièvre du Ramadan*¹² que publie J.-C. Lattès dans son excellente collection « Suspense & Cie ». C'est d'espionnage qu'il s'agit ici, avec ce que cela implique d'inhumanité, de cruauté, de cynisme, de collusion avec des êtres méprisables, mais aussi de foi aveugle en une cause. L'auteur investit visiblement dans son récit une connaissance profonde et personnelle des services secrets. Il le fait sans ostentation, sans légitimer l'intolérance, sans honte non plus. Un travail effectué au scalpel parce que c'est ainsi, semble-t-il, qu'il faut le faire.

■ Quatrième délectation et authentique chef-d'œuvre : *Le tableau du Maître flamand*¹³. Début tout ce qu'il y a de plus calme : une jeune femme reçoit mandat de restaurer un tableau flamand datant de 1471 et présentant une partie d'échecs. Quand le travail de restauration fait apparaître sur la toile une énigmatique inscription demandant « qui a tué le cavalier? », l'attention s'éveille. Jamais elle ne pourra se rendormir, car cette partie, entreprise cinq siècles plus tôt et figée depuis lors, est subitement remise en marche à coups de meurtres terriblement modernes. L'histoire, l'art, la science des échecs, la psychologie, le symbolisme des pièces et de la « mise à mort du roi », tout est mis à contribution. Est-il indispensable de savoir jouer aux échecs? Non, mais il devient vite nécessaire d'apprendre au moins les mouvements permis à chacune des pièces. Petit effort vite récompensé au centuple.

Guide extraordinairement polyvalent et audacieux, le polar initié à la gestion comme à l'histoire de l'art, à la psychologie comme au respect des mystères, à la logique comme au délire. Ne jamais le sous-estimer. ■

par Laurent Laplante

1. *Soleil levant*, par Michael Crichton, trad. de l'américain par Bernard Ferry, « Best-Sellers », Robert Laffont, 1993, 360 p.; 19,95 \$.
2. *Et ne cherche pas à savoir*, par Marc Behm, trad. de l'américain par Gérard de Chergé, « Rivages / Thriller », Rivages, 1993, 229 p.; 29,95 \$.
3. *Feu d'enfer*, par Whitley Strieber, trad. de l'anglais par Dominique Wattwiller, « Spécial Suspense », Albin Michel, 1993, 357 p.; 29,95 \$.
4. *Ticket chic*, par Gérard Delteil, « Troubles », Métailié, 1993, 143 p.; 23,95 \$.
5. *Homicide Boulevard*, par Roger Borniche, Presses de la Cité, 1993, 319 p.; 37,95 \$.
6. *Dîner de têtes*, par Kââ, « Angoisses », Fleuve Noir, 1993, 187 p.; 9,50 \$.
7. *Cauchemars d'acier*, par Jean-Pierre Andrevon, « Angoisses », Fleuve Noir, 1993, 189 p.; 9,50 \$.
8. *Le temps des grandes chasses*, par Jean-Pierre Andrevon, Denoël, 1973, 360 p.; 17,95 \$.
9. *Vol à tous les étages*, par Dan Kavanagh, trad. de l'anglais par Philippe Loubat-Delranc, « Polar Sud », Actes Sud, 1993, 290 p.; 27,50 \$.
10. *Dick Contino's Blues*, par James Ellroy, trad. de l'américain par Freddy Michalski, « Rivages / Thriller », Rivages, 1993, 229 p.; 29,95 \$.
11. *Coups de passion*, par James Ellroy, trad. de l'américain par Freddy Michalski, « Rivages / Noir inédit », Rivages, 1988, p. 13.
12. *La fièvre du Ramadan*, par Steven Hartov, trad. de l'anglais par Elie Robert-Nicoud, « Suspense & Cie », Lattès, 1993, 424 p.; 27,95 \$.
13. *Le tableau du Maître flamand*, Grand prix de littérature policière, par Arturo Pérez-Reverte, trad. de l'espagnol par Jean-Pierre Quijano, « Suspense & Cie », Lattès, 1993, 305 p.; 27,95 \$.